

## Les abords du monde

L'entrée dans la forêt me procure le frisson habituel. Toute une vie grouillante m'observe avec curiosité. Mon humilité et mon calme ont raison des préjugés. Je viens en ami. Un chemin tracé grimpe, grimace avec ses racines solides, griffe la distraction et me mène au point de vue.

Il y a foule ce dimanche, une foule douce qui se tait. La vue sur le Doubs est imprenable. De haut, de très haut. Nous sommes au musée des tableaux qui respirent, aux murmures du vent, aux caresses des vertes profondeurs.

Comment ne pas espérer un chœur d'opéra qui retient son souffle ? Poser nos voix sur la brise légère et chercher la rivière. Un élan commun qui ferait vibrer les épines des sapins. Nous préférons le silence qui vole les heures.

Petit à petit, à l'approche du crépuscule, les gens se sont retirés, petit hochement de la tête par là et révérence par ici.

Enfin seul devant le gouffre puissant. Avec une brise légère.

Cela ne peut pas être ailleurs, ma main à couper, et Louis viendra. La confrérie des sorciers gère les rumeurs, les légendes et les poèmes. Louis est l'un d'entre eux. A notre arrivée, nous avons partagé une année d'école enfantine et une fascination commune pour les jupes de ces dames qui effleurent la terre.

Nos missions ensuite divergent.

Il viendra, ce camarade lointain, et il rira de me voir perdu.

Je l'ai trouvé ce lieu, après des semaines de recherche. On ignore souvent l'évidence. Marchant toutes les journées, jurant sans fin auprès de vaches étonnées, maudissant ces chiens aboyeurs, m'écartant devant des joggers haletants, tressaillant quand des vélos-fusées ignorent tout risque d'erreur, discutant du temps avec de placides promeneurs. J'ai marché, marché. De bosquets en clairières, j'ai parcouru la région, sans réfléchir, sentant mes sens s'animer.

Depuis, je reviens tous les jours et me mets sur le côté. Je vois défiler des gens de toutes sortes, des animaux, des enfants. Ils rient, ils me parlent et je souris à tout va et attends d'être à nouveau seul. Je patiente.

Mon appartement a été débarrassé du superflu par des voleurs discrets et espiègles qui ont laissé, dans ma chambre vide, un matelas usé et un petit mot : Fais de beaux rêves, pigeon !

Cela ne pouvait mieux tomber...

J'évite les lieux publics. J'ai cessé de travailler. Le message a été clair, il me faut partir, loin de cette terre.

Depuis, qu'il vente ou qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il hurle, je fais face aux éléments avec force et poursuit mon guet.

Se perdre dans les couleurs qui dévalent les pentes, sentir le moindre frémissement des flots et de ses courbures admirables, chercher la voie en attendant Louis.

Parfois, je perds mes nerfs dans les flaques d'eau, criant de froid, criant mon désarroi. Je me dépêche de rentrer, prenant des risques idiots, sautant les murs et les branches, m'éraflant les mains et le visage, balbutiant sur des racines devenues glissantes et peu avant le déluge, j'ouvre la porte de mon immeuble.

Ombres, émotions, instants. Que me reste-t-il ?

Si je manque ce passage, je serai bloqué à jamais dans ce monde. Ce n'est pas une option.

Mais où est-il ? Pourquoi ne vient-il pas ? Tout bruisse dans cette région de mythes et de malice. Louis doit savoir. Il me jauge. Il me juge et il fait ce qu'il veut.

Demain, je guetterai, comme toujours. Je saluerai les gens, complimenterai les enfants et chanterai des chants stupides :

"Tu n'aurais pas dû, petit ramoneur, tu n'aurais pas dû reluquer sa sœur. Tu n'aurais pas dû, petit ramoneur, tu n'aurais pas dû reluquer sa mère".

Ce refrain obsédant va hanter ma journée. Cela devient pénible et je crache sur le sol, espérant ainsi m'en débarrasser. Bon sang, j'ai besoin de toutes mes ressources.

Demain, je forcerai les portes.

J'ai posé des questions et obtenu des réponses évasives, songeuses, vêtues de perplexité. Louis n'a pas de maison. Il dormirait dans les granges et les loges ou ailleurs. Pourquoi pas la lune, après tout.

Aujourd'hui, le froid est dur.

Je me souviens des traits de son visage, de son désarroi face à ces enfants insouciant, vifs; de sa dévotion pour une maîtresse aux yeux langoureux et rieurs; de son attention à l'autre; de sa méfiance des araignées.

Portée par une maison lointaine, une musique orientale entoure le lieu d'une mélodie capiteuse. Longtemps, bercé de souvenirs et d'émotions sous la lune pleine et brillante, je perds mes esprits pour suivre les secondes.

Je m'assoupis un instant, retardant le retour dans ma hutte de béton.

Soudain, il est là. Canne torsadée, chapeau froissé, regard lumineux.

- Ah mon cochon, tu en as mis du temps ! Tu es resté bloqué dans une beuse ? Ah ah, camarade, c'est le dernier moment. Nous sommes chassés, renvoyés dans nos pénates !

Je me tais, incapable de comprendre ces mots, leurs significations. Est-ce vraiment Louis ?

Nous nous sommes regardés en silence, fouillant nos cerveaux, décryptant les rides pendant de longues minutes. Soudain, sans prévenir, avec brusquerie, il est parti en maugréant :

- Mon cochon, tu n'es pas prêt...! tu n'es pas prêt !

Un mirage laisse-t-il une odeur si rugueuse ?

Mon corps est empli de frissons. Suis-je incapable de rentrer après toutes ces années ? La faculté insensée de l'humanité à se détruire et à détruire nous a submergé, nous qui venions en sauveurs. Entre génie et folie vers un avenir cassé. Les humains sont imprévisibles et enclins à dominer, contraindre, blesser et tuer ; mais également à aimer entre passion, bonté et tendresse. Ils créent avec talent. Est-ce que cela a un sens ?

D'évidence, j'ai échoué. Nous avons tous échoué.

Que fait Louis ? Il est là pour m'aider. Il a perdu la tête, cet imbécile. Moi qui me démène, apprivoise les éléments depuis tant de semaines. Je veux partir, il est grand temps. Je dois lui courir après, le fouetter jusqu'au sang, ce sorcier de pacotille.

Où est-il ? La lune s'est esquivée et je ne vois plus rien. Il se met à neiger. De gros flocons humides se collent au visage et un vent tourbillonnant mélange mes mèches perdues. Je trébuche. Mes pantalons se déchirent. Mon bonnet s'enfuit en ricanant. Mes bottes rigolent. Mon cœur gémit. Je crie dans la nuit tel un loup affamé.

Lorsque je me réveillai, je me vis allongé sur un divan, nu sous une couverture, entouré des lueurs d'un feu de cheminée apaisant. Des visages souriants se penchèrent, à quelques centimètres de mon regard meurtri.

- Bonjour ! Comment allez-vous ? Vous nous avez fait peur à hurler ainsi. Vous me comprenez ? Mes lèvres sont sèches et je n'arrive pas à parler. Je remercie avec mes yeux ces gens si compatissants.

Je prends avec prudence la tasse fumante que la femme me tend et laisse la vapeur humidifier mon visage. Pourquoi sont-ils inquiets ? Une excitation soudaine, violente, sort de mon être.

- Où est Louis ?!! Je dois partir, au plus vite. Je viens d'ailleurs, je ne suis pas humain ! Mon cerveau n'est en rien comme le vôtre. Par pitié, faites venir Louis !

Les nerfs à vif, je crie ma révolte, je lance ma fièvre contre les murs, j'insulte mes sauveurs, je crache ma bile et ils me regardent, effrayés.

Lentement, ma respiration se reprend, contrôlant les phrases que je vais prononcer.

- La Terre nous a appelé, jadis. De toutes parts, elle a été maltraitée par ces humains avides de chaleur, de pétrole et de richesses éphémères. Elle avait peur et besoin d'aide, de solutions pour retrouver sa vigueur. Sensibles à l'équilibre de l'infini, nous avons accepté et... échoué. Notre présence est un fiasco et n'a même par ralenti le processus.

La Terre nous rend responsable de la situation, s'aveuglant devant les faits, et exige notre départ vers nos univers lointains. Après tant d'années, le choc est rude.

- Je sais que Louis est dans les environs. Allez le chercher ! S'il vous plaît !

- Il va venir, bientôt. Reposez-vous. Calmez-vous. Nous savons qui il est. Depuis bien longtemps, il a démontré un savoir-faire extraordinaire. Il soigne les gens, le bétail, la nature avec grands succès. Il est la note d'une partition florissante et notre ami.

Je restai silencieux toute la journée et écoutai les crépitements du feu. Mes hôtes sont partis

vaquer à leurs occupations habituelles, j'imagine. Des gouttes de pluie, lourdes, frappent le toit en battements assourdis.

Le soir arrive avec Louis.

Il me regarde avec curiosité.

- Et bien, mon cochon, tu as eu chaud. Ils m'ont raconté. Tu as frôlé la mort ! Demain matin, tu vas prendre cette longue vue sculptée de mes mains et tu m'attendras au point de vue en regardant la rivière couler. Tu penseras avec force au futur voyage. Demain, tu partiras. Et tu seras le dernier. Moi, je vais rester. Ma place est parmi eux. La Terre a accepté car les gens du coin ont sû plaider ma cause. Cette planète est devenue ma vie.

Il n'y avait rien à dire, rien à penser ni juger ; et mes yeux se sont fermés pour une nuit nerveuse, mélangeant les temps et les époques.

Le soleil se lève très doucement ce matin et écarte les nuages avec délicatesse. Je me suis redressé, le corps ragaillardi. Mes vêtements ont séché et reposent sur une chaise. La porte est ouverte. Je suis aveuglé par des rayons qui s'incrustent dans la petite brume. Impatient, je marche très vite depuis le village pour arriver au belvédère. La rivière est douce, étincelante, promise. Je me fonds ; je m'imprègne.

Louis est arrivé calmement à mes côtés, et nos visages sont souriants.

Je pointe la longue vue sur le chemin qui serpente vers le Doubs. Je me vois descendre avec précaution, veillant à ce que chaque élan soit élégant, chaque geste une figure de danse. Je me vois à travers les arbres, à travers les roches et les mouvements de terrain. Le voyage est fascinant, construit d'intuitions. Enfin, je me vois accélérer, devenir une boule de feu qui roule, roule et s'éteint sur le rivage. Au bord de l'eau, je trempe mes mains avec avidité. La rivière, complice, virevolte et souris de mes doigts raides.

Du verre de ma longue-vue, je vois mon double tenir la sienne, là-haut, sur la crête. Nous nous regardons, unis par la lumière. Nous introduisons nos âmes dans les petits goulets et fusionnons en une explosion silencieuse déchirant le ciel.

Je suis parti, depuis le paysage souple, rejoindre les confins de la voûte céleste.

Louis a regardé, soupiré :

- Adieu mon frère.

La Terre se met à trembler de contentement. Elle est bien naïve de croire que tout va s'arranger avec leurs départs, se dit Louis. Je vais discuter avec elle car des solutions existent, outre la poésie.

Bon, en attendant, j'ai un peu la dalle. Mes amis des Petites Planches auront bien un bout de saucisson et un verre de vin à m'offrir. Allez !

*le 14 janvier 2023, 'Mordicus' Etienne Montandon*